

Commentaires de lecture du 12 mars 2019

AGUS Milena, *Terre promesse* (Nottetempo, 2017, 200 p.)

Milena Agus est née en 1953 à Gènes dans une famille sarde ; elle est professeur d'italien, d'histoire et romancière. Elle a écrit de nombreux romans ; celui qui l'a rendue célèbre a été écrit en 2006 : il s'agit de *Mal de pierres* qui a reçu plusieurs prix. Il a été adapté au cinéma en 2016 par Nicole Garcia.



C'est l'histoire d'une famille sarde sur 4 générations : la vieille mère, le fils Raphaël, la fille de Raphaël Felicità et le fils de Felicità, Gregorio. La vieille mère est confinée dans son village et n'a jamais vu la mer.

Raphaël a été prisonnier pendant la guerre, délivré par les Américains, et depuis il ne parle que du jazzman qu'il a rencontré. Ester, sa fiancée, le trouve gros et gras à son retour et ne souhaite plus l'épouser. Elle finit par changer d'avis, ils se marient et rêvent d'une autre vie sur le continent. Ils partent à Gènes, à Milan mais ne sont pas satisfaits et reviennent sur l'île. Leur fille, Felicità, s'adapte bien à la vie locale ; elle s'intéresse au communisme et est très portée sur le sexe. Elle a des relations avec Pietro Maria, fils d'une famille riche du village et doit se marier avec lui. La famille de Pietro n'a pas beaucoup de considération pour elle, elle constate que Pietro ne l'aime pas vraiment et elle refuse le mariage. Bien qu'elle soit enceinte de Pietro - ce que personne ne sait - elle part du village pour la ville.

Là, elle rencontre Marianne et devient sa locataire. Gregorio naît : c'est un enfant particulier qui ne s'intéresse qu'à la musique ; il partira plus tard pour l'Amérique afin de satisfaire sa passion. Ils vivent dans un quartier où se trouvent beaucoup d'étrangers. Felicità les rencontre, parle avec eux alors que Marianne ignore tout le monde. Malgré les difficultés et, plus tard, la maladie, Felicità gardera toujours l'espoir.

C'est un livre optimiste, avec un vocabulaire simple donc facile à lire et qui met en scène des personnages divers avec leurs espoirs de vie meilleure et un personnage dominant, Felicità, qui ramène tout le monde à la réalité en affirmant que le bonheur est au coin de la rue et qu'il est accessible à tous.

Colette DOMERGUE
mars 2019

CAMON Ferdinando, *Un altare per la madre* (Garzanti, 1978, 120 p.)

Dernier roman du "Ciclo degli ultimi" après *Il quinto stato* et *La vita eterna*, *Un altare per la madre* a reçu le prix Strega à sa parution en 1978. Des critiques l'ont jugé terne, d'autres l'ont qualifié de chef d'œuvre.

Ce petit livre est entièrement consacré à la mère de l'auteur, dont les obsèques ont lieu à l'ouverture. Son fils est revenu auprès des siens pour l'enterrement et va passer les jours suivants avec son père et son frère.



« Maintenant la mère était morte, mais cela n'était pas possible ». « Son être va continuer à s'effacer, je voudrais la prier de s'arrêter de mourir », écrit-il. C'est alors que le père, paysan taciturne, entreprend, dans une sorte de délire commémoratif épique, de construire un "autel", une chapelle votive à cette morte dont l'effacement était tel qu'il ne lui adressait pas la parole et semblait même ne pas la voir de son vivant.

Mais pour ce faire, il a besoin de cuivre. Alors tous les habitants du village, même les plus pauvres, vont faire don de leurs chaudrons afin que le père de l'auteur puisse mener à bien son projet.

C'est une civilisation paysanne destinée à prendre fin dans les années soixante avec l'arrivée dans les campagnes de l'électricité, de la radio et, pour la première fois, des nouvelles et des images du monde entier. Avec elle disparaîtra un type d'homme, ainsi qu'un type de morale.

L'auteur, issu de cette famille de paysans pauvres de Padoue, trace un portrait de femme belle, sensible, dure à la tâche, humble, souriante, économe, pieuse et brave. Mais plus que tout cela il décrit la Mère avec un grand M et le père avec un grand P, qui la sanctifie. Son récit autobiographique passe du conte à la légende et jusqu'au divin car pour l'auteur, pour qui ne tue point la mort n'existe pas. « Chi non uccide non morirà. La morte è una scelta : basta nonscegliala. È un atto di volontà : basta non volerla. Un uomo è appoggiato al muro, altri uomini gli sparano : questi hanno scelto la morte e stanno morendo, quello vivrà in eterno ». (p.104)

Ce petit livre est peu commun, la sobriété du style semble avoir été voulue pour traduire au mieux la simplicité et la droiture d'un monde paysan qui disparaît avec le décès de la mère, et sans doute bientôt celui du père.

Le titre retenu par l'auteur, "Un autel pour la mère" s'inscrit dans cette recherche de simplicité, ce que n'a pas compris l'éditeur de la traduction française parue en 2008, intitulée *L'apothéose*.

François GENT
mars 2019

DE LUCA Erri, *Le tour de l'oie* (Gallimard, 2019, 176 p. trad. Danièle Valin, titre it. : *Il giro dell'oca*, Feltrinelli, 2018)

Depuis plus de vingt ans, au fur et à mesure de ses fictions, Erri de Luca nous raconte beaucoup de sa vie et ce dernier ouvrage est comme un testament .

Le temps d'une soirée auprès d'un feu de bois, il convoque un fils, celui qu'il n'a pas eu et, nouveau Gepetto, il le crée à la lumière de l'âtre comme s'il y croyait vraiment : « Tu n'es pas un accident littéraire. Ce soir tu existes, tes coudes sont plus larges que les miens sur la table ».

Mauvais fils lui-même, de son aveu, il engage une sorte de dialogue platonicien où ce fils d'un soir l'interroge sans indulgence sur ce qu'il a fait de sa vie .

En écho, le père d'un soir qui ne croit pas à la transmission tente pourtant de proposer au fils de prendre sa place. Troublante histoire qui rejoint le vertige de toute filiation.

Et pourquoi cette image du *Tour de l'oie*, cercle infernal que met en cause le fils ?

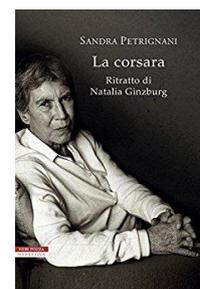
Le père-auteur répond : hasard du dé, circuit en spirale, jeu de parcours avec des stations : auberge, puits, prison, labyrinthe, squelette. « Le corps est le jeu, je suis le pion... laisse-moi le jeu de l'oie, il m'aide à repasser ».

Lecteur, son frère, lectrice, sa sœur, n'hésite pas à lancer ton dé.

Nicole ZUCCA
mars 2019

PETRIGNANI Sandra, *La corsara*, (Neri Pozza , 2018, 460 p.)

Après plusieurs récits et romans, après une biographie romancée consacrée à Duras, *Marguerite* (2014), Sandra Petrignani nous offre avec *La Corsara* un magnifique portrait de Natalia Ginzburg, la célèbre écrivaine dont la vie est étroitement liée à l'histoire et à la culture du XXème siècle italien. Pas de romance dans cette biographie mais un souci constant de la vérité chère à Natalia Ginzburg, une vérité que Sandra Petrignani débusque en des approches variées et passionnantes.



La biographe entraîne ainsi son lecteur dans les lieux de Natalia, de Palerme où elle est née en 1916 à Rome où elle est morte en 1991, en passant par Turin, grand centre intellectuel où elle a passé une grande partie de sa jeunesse, sans oublier les Abruzzes liées aux années d'exil aux côtés de son premier mari, Leone Ginzburg, le résistant antifasciste. Les lieux, ce sont les maisons bien sûr, mais aussi les rues (*La strada che va in città*), les fenêtres (celles de Calvino qui lui font face à Rome), les quartiers, pour finir les cimetières avec leurs pierres tombales et leurs inscriptions : le cimetière du Verano où elle repose avec son second mari, Gabriele Baldini et leur fille handicapée, Susanna, le cimetière juif où gît Leone Ginzburg, « *uomo sereno e giusto che all'ideale di un'umanità migliore voto' se stesso fino al sacrificio estremo* », mort en '44 dans la prison de Regina Coeli. Sandra Petrigani excelle à faire parler les lieux.

Les autres approches sont plus traditionnelles mais tout aussi minutieuses : archives, interviews, lecture scrupuleuse des œuvres, mises en regard d'univers symétriques ou opposés, avec Elsa Morante en particulier, la grande amie capricieuse, selon elle « le plus grand écrivain contemporain », confrontations avec la critique. Dans ce domaine les références sont nombreuses mais c'est la figure de Cesare Garboli, l'ami, qui domine et vient enrichir le propos et éclairer d'un sourire le visage plutôt austère qu'offrent les photos, photos d'une vie que la souffrance n'a pas épargnée.

Ce travail d'enquête débouche sur un portrait infiniment riche, portrait d'une femme écrivain à l'écriture sobre qui sait signifier beaucoup en disant peu, qui puise ses thèmes dans la vie quotidienne, la famille, l'autobiographie, toujours en quête d'une vérité qui reflète l'époque et la vie, dotée surtout d'une conscience morale jamais démentie qui s'exprime aussi dans l'écriture journalistique : elle publie dans *Il Mondo*, *Il Corriere*, *La Stampa*, participant ainsi aux grands débats culturels et politiques. Elle sera aussi élue députée en 1983.

Natalia Ginzburg a aussi été traductrice : très jeune elle traduit Proust (*La strada di Swann*), Flaubert ensuite (*La signora Bovary*), Maupassant (l'auteur préféré de Leone dont elle traduit *Une Vie* juste avant de mourir). Mais la vie de Natalia Ginzburg est surtout indissociable de la maison d'édition Einaudi, fondée en 1933, dont elle est un des piliers. Seule femme aux côtés d'hommes forts et fragiles, le Divo Giulio, Pavese, Leone Ginzburg, elle a conquis ce titre de *corsaire* qui évoque aussi Pasolini.

Pour le plus grand bonheur du lecteur, Sandra Petrigani redonne vie à ces grandes figures du XXème siècle italien qui « cherchaient la culture, l'utopie, la vie, qui cherchaient pour chercher » (Beppe Orefice). Lire *La Corsara* c'est se promener aux côtés de Pavese, d'Elsa Morante, de Moravia, Fellini, Rosetta Loy et bien sûr Garboli, Calvino, Berlinguer et tous ceux qu'un index très complet rappelle à la fin d'un livre si documenté qu'il préserve, paradoxalement, le mystère de celle qu'on appelait Natalia, Nat ou Nata mais qui reste la Ginzburg que le lecteur de ce portrait a hâte de retrouver dans ses livres.

Louissette CLERC
mars 2019

PIERSANTI Claudio, *La forza di gravità* (Feltrinelli, 2018, 300p.)

Serena a 18 ans et vit dans un immeuble où elle se lie d'amitié avec un vieux professeur, original et cynique. Il lui communique son appétit d'apprendre et l'aide dans ses études de médecine. Dans cet univers clos et étouffant, Dario le professeur s'isole de plus en plus, et glisse vers la démence en une sénilité heureuse. Serena poursuit brillamment ses études et découvre la vie.

Des ruptures, des retrouvailles et des observations sur notre société font des personnages de ce roman des êtres attachants qui s'immiscent dans notre quotidien.



Micheline DROUET
mars 2019

PIOVENE Guido (1907-1974), *Lettere di una novizia*, (Bompiani, 1941, 180 p.)

G.Piovene, né à Vicenza, a suivi des études de lettres, est devenu critique littéraire, journaliste au Corriere della sera, chroniqueur à La Stampa, et a obtenu le prix Strega en 1970 avec *Le stelle fredde*. Nourri jusqu'à la moelle de littérature classique !



L'action de ce roman épistolaire se passe dans la campagne vénète. Une jeune novice, Margherita Passi, à la veille de prononcer ses vœux, écrit à un prêtre dont le passage l'a marquée pour lui exprimer ses doutes sur sa vocation, et lui en explique en partie les raisons. S'ensuit une série d'échanges (42 !) avec divers prêtres et sa mère supérieure, dans la grande tradition croisée du genre, pour essayer de la convaincre de rester au couvent. Mais la jeune Rita, apparemment éprise d'absolu se révèle peu à peu aussi exaltée que menteuse aux yeux de ses correspondants, dont le pauvre don Paolo qui essaie malgré tout de la sauver (il croit élever son âme dans cette pieuse volonté mais ne serait-il pas amoureux inconsciemment ?). Tout ira de plus en plus mal...

On sent dans ce livre l'influence du XVIIIe siècle, celle de *La religieuse* de Diderot, et le style qui l'accompagne, élégant, verbeux, débordant d'analyses pointues. La langue se lit bien, mais certaines lettres m'ont paru insupportablement longues !

Un roman volontairement désuet et alambiqué, où la vraie foi est assez malmenée.

Claudine LAURENT
mars 2019